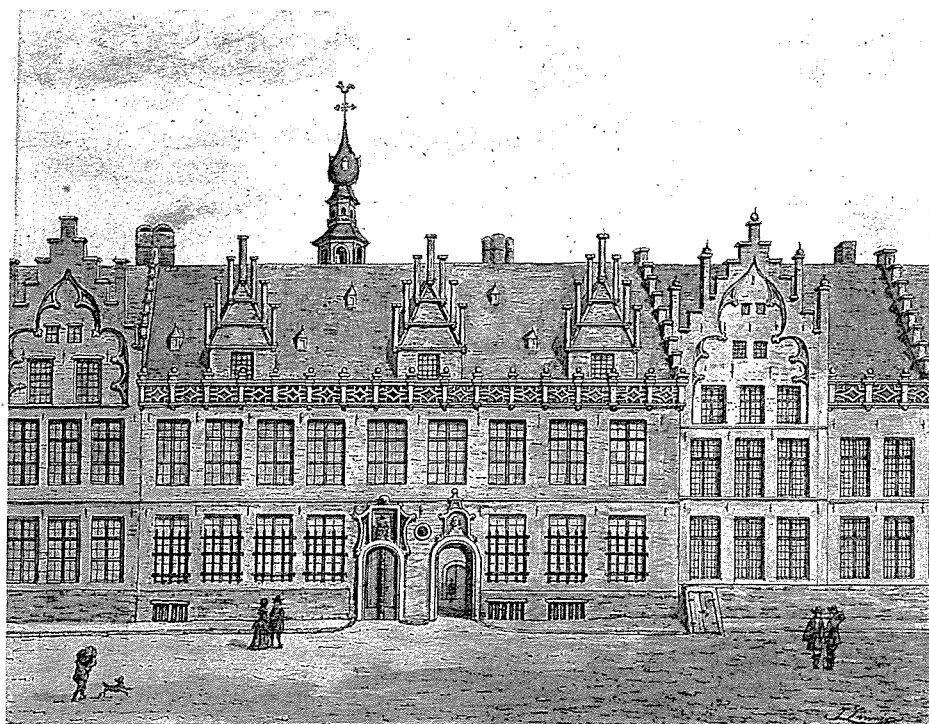


L'Hôtel d'Ursel

Dans la revue qui s'appelait alors *La maison d'hier et d'aujourd'hui* (n° 105, 1995), Thomas Coomans, Caroline d'Ursel et Xavier Duquenne ont publié les premiers articles scientifiques consacrés à l'hôtel d'Ursel, l'hôtel particulier de la famille aristocratique du même nom. Les auteurs s'intéressaient surtout à l'histoire architecturale de la résidence et aux aménagements réalisés au XVIII^e siècle, et plus particulièrement aux travaux dirigés par Laurent-Benoît Dewez. Quant à ce qui s'est passé avant et après, nous l'apprenons de Koen De Vlieger-De Wilde et Serge Migom, les auteurs du livre et les commissaires de l'exposition organisée au château d'Ursel, dont nous vous parlions dans le numéro précédent de la présente revue.

*Par Koen De Vlieger-De Wilde * et Serge Migom ***



▲ Ill. 1 – Jozef Linnig, *La Maison d'Aken à Anvers*, vers 1848 (Musée Plantin-Moretus, Anvers).

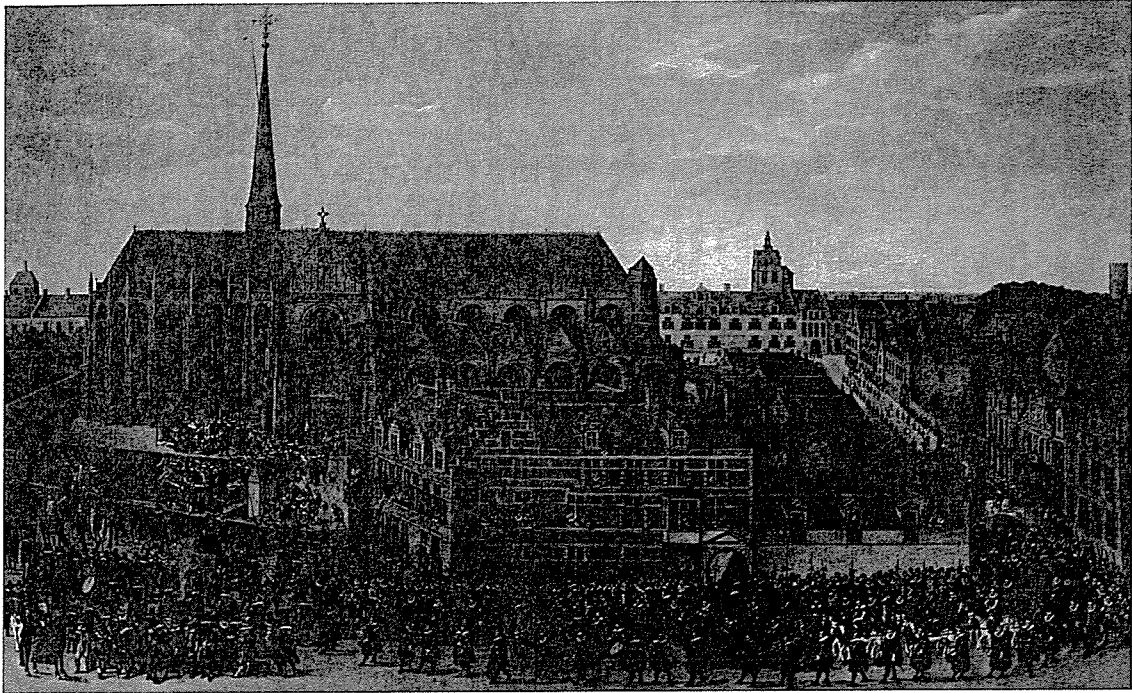
Entre Anvers et Bruxelles

L'ascension de la famille d'Ursel, originaire de la Hesse, en Allemagne, commence avec Érasme Schetz (1480-1550) qui s'installe au début du XVI^e siècle à Anvers, comme banquier et mar-

chand. Il est anobli et investit sa fortune dans l'achat de grands domaines dans les environs de la ville. En 1534, il hérite de son beau-père Nicolas van Rechterghem, la Maison d'Aken à la

Korte Nieuwstraat, qu'il remplace par un prestigieux palais gothique. Cette première «résidence urbaine» de la famille est érigée entre 1536 et 1539 et même si l'on ne connaît toujours pas le nom de l'architecte de cette demeure, elle est tout à fait dans la ligne des grandes dynasties d'architectes brabançons comme les Keldermans ou encore les Waghemaekers, très actifs à Anvers à cette époque (ILL. 1). En 1545, Érasme accueille Charles Quint dans cette résidence, ainsi que le fils de celui-ci qui deviendra plus tard Philippe II. Les quatre fils d'Érasme propulsent la famille à l'apogée de sa richesse et de sa puissance. Ils poursuivent leurs activités de banquiers et de marchands, mais occupent aussi des fonctions publiques dans l'administration communale d'Anvers. En 1574, ils vendent la Maison d'Aken à l'ordre des Jésuites qui, dans un premier temps, la transforme en école, puis y abrite les religieux profès, soit une trentaine de jésuites. Dans le courant du XVII^e siècle, la construction gothique disparaît pour laisser la place au couvent des jésuites que l'on peut encore voir aujourd'hui à la place Henri Conscience.

Vers 1560, Gaspar Schetz (1513-1580), le fils aîné d'Érasme, occupe la fonction de trésorier général auprès du roi Philippe II. Il lui paraît donc opportun de s'installer à proximité du palais du Coudenberg à Bruxelles, la résidence des gouverneurs et le centre politique des Pays-Bas du Sud. Gaspar fait d'abord l'acquisition d'une habitation monumentale au Marché aux Chevaux, l'actuel Grand Sablon, devant le portail sud de l'église Notre-Dame (ILL. 2). Elle a été revendue en 1585. Conrard Schetz (1553-1632), le fils de Gaspar, est également fonctionnaire au service du roi d'Espagne. En tant que «commis» au Conseil des Finances – c'est-à-dire ministre avant la lettre –, la guerre



▲ *ILL. 2 – Antoine Sallaert, L'archiduchesse Isabelle se rend à la fête des arbalétriers devant l'église Notre-Dame du Sablon, non daté (Château de Gaasbeek).*

persistante avec la République au nord lui donne énormément de travail. Il supervise en effet la solde des troupes, ainsi que l'approvisionnement et l'entretien des renforts. Conrard épouse Françoise Grusset de Richardot (1569-1620) dont le père, Jean, président du Conseil privé, sera par la suite un des principaux conseillers des Archiducs Albert et Isabelle.

Achat de l'hôtel d'Ursel

Tout comme son père, Conrard va se chercher une demeure à proximité du palais du Coudenberg. Il jette son dévolu sur la Maison de Sars, en face de la résidence de son beau-père, au coin du Marché au Bois, enclavée entre la rue de Loxum et la rue de la Bergère. Jusqu'à sa démolition en 1960, elle sera connue sous le nom d'Hôtel d'Ursel – et non Hôtel Schetz – parce qu'en 1617, Conrard, alors âgé de 64 ans, est adopté par Barbara d'Ursel, la demi-sœur de sa mère Catherine. Il acquiert non seulement le nom et les armoiries mais il hérite aussi de sa fortune; Conrard Schetz devient ainsi Conrard d'Ursel.

Selon les actes conservés dans les archives familiales des d'Ursel, on considère qu'il y avait déjà une habitation à cet endroit à la fin du XIV^e siècle, qui était alors la propriété de la famille

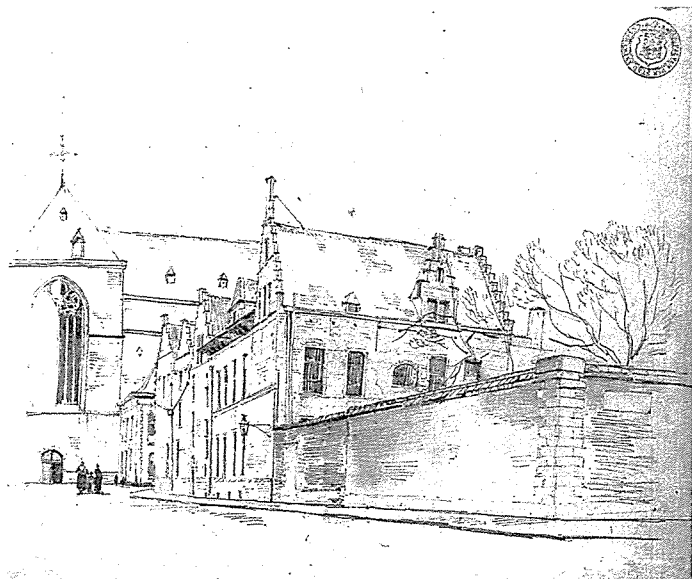
's Hertoghen. À partir de 1500, elle passe aux mains de la famille de Blioul, seigneurs de Sars, et elle a même une certaine notoriété lorsqu'elle est habitée par Laurent de Blioul, conseiller et secrétaire privé de l'Archiduc Philippe, le futur roi Philippe II. Ce sera par ailleurs sa fille, Marguerite de Blioul qui conclut, le 27 octobre 1590, un contrat de bail de 9 ans avec Conrard Schetz. Marguerite décède cependant en 1594, et la propriété fait partie de sa succession. Un an plus tard, le 27 février 1595, Conrard peut en faire l'acquisition définitive. Selon l'acte de vente, la propriété se compose de différentes habitations et jardins. La vente est conclue chez le beau-père et futur voisin de Conrard, Jean Richardot.

L'aspect de la maison que Conrard vient d'acheter est inconnu, sauf en consultant des sources indirectes. Le plus ancien plan de Bruxelles sur lequel l'édifice est reproduit d'une manière plus ou moins fiable, celui de Martin de Tailly, date de 1640. On peut y voir une construction composée de quatre ailes, autour d'une cour intérieure carrée. Le long de la rue de Loxum et de la rue de la Bergère, on aperçoit un deuxième ensemble avec à son tour une façade principale composée de deux maisons de style brabançon, en briques et en

grès, avec des façades à gradins en guise de couronnement. La structure de ces édifices, datant probablement du XVI^e siècle sera conservée jusqu'à la démolition de l'hôtel d'Ursel en 1960. L'aménagement intérieur, tel qu'il était au XVI^e siècle, est encore moins connu. Lors de la démolition, en 1960, quelques rares traces de décoration ont été retrouvées sous les plafonds et derrière les lambris; quelques photos en ont été prises (ILL. 3). Certains éléments intérieurs ont apparemment été récupérés: des consoles gothiques décorées de feuilles de chêne, des éléments décoratifs torsadés et un fusil bourguignon – symbole de l'Ordre de la Toison d'Or.



▲ *ILL. 3 – Console gothique avec fusil bourguignon, récupérée lors de la démolition de l'hôtel, 1960 (Archives de la ville de Bruxelles, Fonds Lebouille).*



▲ Ill. 4 – Jan Michiel Ruyten, La Cour de Hoboken (Hôtel Salm-Salm) à Anvers, 1855 (Archives de la ville, Anvers).

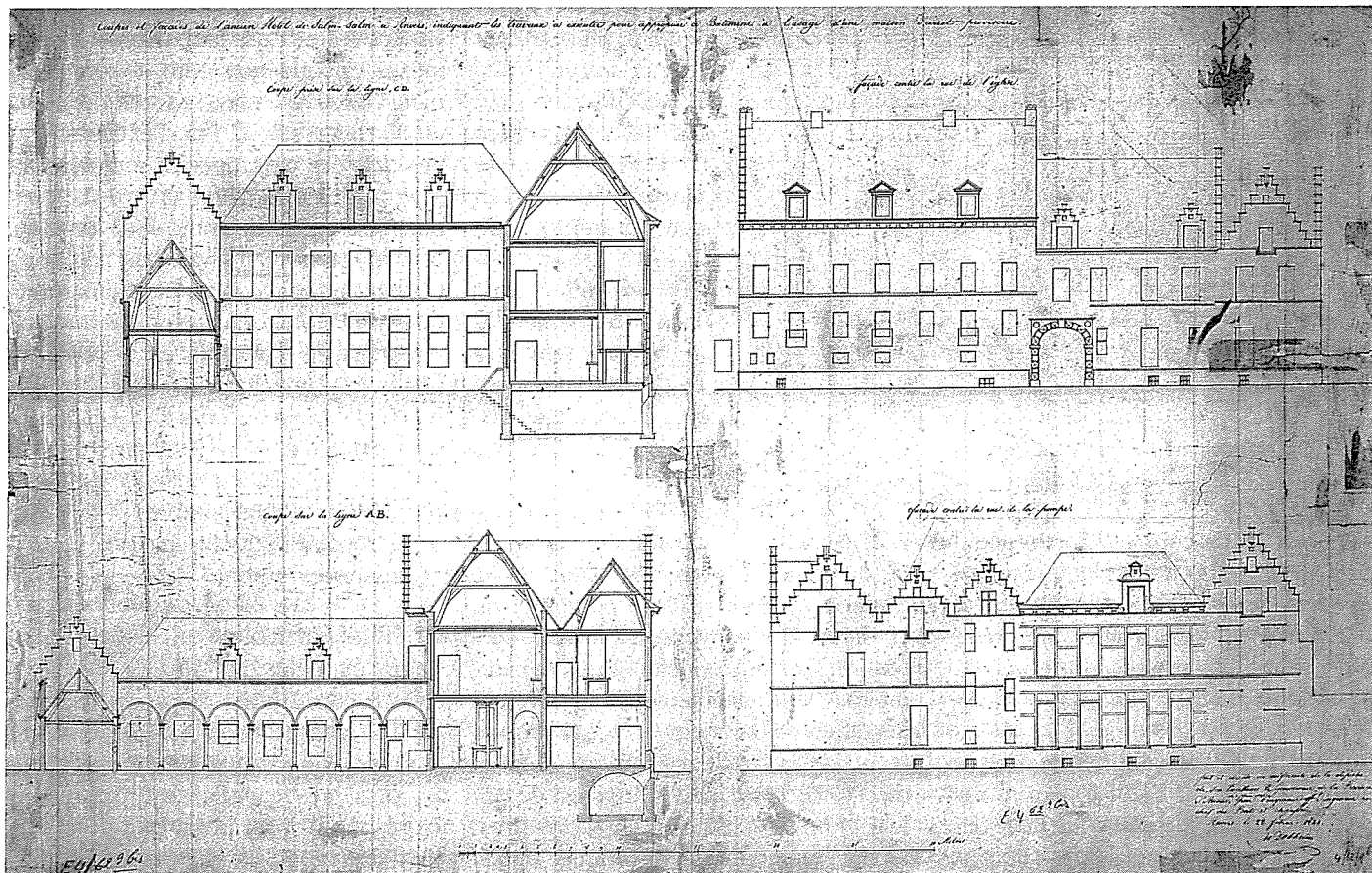
Hôtel de Hoboken

Le 12 décembre 1603, Conrard Schetz s'achète un nouveau pied-à-terre à Anvers : l'hôtel de Hoboken, une maison située à un coin en face du portail sud de l'église Saint-André (ILL. 4). Cette maison avait appartenu à des membres des

familles de Merode, van Halmale et van Hoboken, dont elle tire son nom. Conrard Schetz acquiert en même temps trois parcelles voisines pour en faire un véritable hôtel de maître. Son fils Conrard II, premier comte d'Ursel (1592-1659), et son petit-fils François, deuxième comte d'Ursel (1626-1696) se partagent entre Anvers et Bruxelles pendant la saison d'hiver. À la fin du XVI^e siècle, Anvers devient même leur résidence principale, parce que leur maison bruxelloise est louée, notamment pour abriter l'hôtel de ville. Cette résidence anversoise s'est développée au fil des années jusqu'à devenir un ensemble architectural impressionnant, un palais typiquement anversois en briques et grès traditionnels. La façade avant du côté de la rue Saint-André est rehaussée d'un portail monumental en pierre naturelle, décoré de bossage à pointes de diamant, d'un style Renaissance tardif. Des pignons à gradins de différentes hauteurs rythment la façade du côté de la rue de la Pompe. La cour intérieure carrée est bordée d'une arcade sur colonnettes surmontées de chapiteaux toscans (ILL. 5).

Le fils de François, Conrard-Albert, premier duc d'Ursel (1665-1738), rentre d'un séjour en Espagne en 1704 et choisit

▼ Ill. 5 – Jean-Baptiste De Dobbeleer, Projet pour l'aménagement temporaire de la Cour de Hoboken en prison, 1831 (Archives de la ville, Anvers).





▲ Ill. 6 – Carte postale avec l'hôtel et le petit hôtel au Marché au Bois, vers 1910 (Coll. Orantes de l'Assomption).

définitivement Bruxelles comme résidence principale. L'hôtel de Hoboken est loué au gouverneur de la citadelle d'Anvers, le marquis de Rubi. Au décès de Conrard, sa fille Bénédicte d'Ursel, comtesse de Bournonville, hérite de la demeure. Elle la vendra le 28 février 1754 à un cousin, Nicolas-Léopold, prince de Salm-Hoogstraten, également gouverneur de la citadelle. La maison est alors appelée Hôtel Salm-Salm ou «Gouvernement», une fonction qu'elle conservera jusqu'après la domination française. En 1831, suite au bombardement de la citadelle par les Hollandais, la prison qu'elle abritait est sérieusement endommagée. À la demande du gouverneur, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées Jean-Baptiste De Dobbeleer transforme cette même année l'Hôtel Salm-Salm en une prison temporaire. C'est d'ailleurs grâce à ses plans qu'on connaît l'apparence de cette prestigieuse résidence, puisqu'elle est démolie en 1882 dans le cadre de l'élargissement de la voirie et de l'assainissement du quartier Saint-André.

Le petit hôtel d'Ursel

À Bruxelles, Conrard-Albert a des projets ambitieux. En 1729, il pare sa résidence d'une façade classique très sobre du côté du Marché au Bois. Cinq ans

plus tard, à gauche de celle-ci, il fait l'acquisition de deux parcelles contiguës, qu'il veut restaurer et faire communiquer avec la résidence principale. Mais ces beaux projets ne se réaliseront pas; les nouvelles acquisitions seront mises en location pendant plus de cent ans. En 1755, Charles, deuxième duc d'Ursel (1717-1775), fait construire une grande nouvelle aile de service avec des écuries. Entre 1773 et 1775, il confie la restauration des espaces de réception au célèbre architecte Laurent-Benoît Dewez.

Wolfgang-Guillaume, troisième duc d'Ursel (1750-1804), tient fermement la barre de l'hôtel à travers les tempêtes de la révolution et de 1804 à 1860, son fils Charles-Joseph, quatrième duc d'Ursel (1777-1860), règne pendant 56 ans en seigneur et maître sur la résidence du Marché au Bois. À son décès, le 27 septembre 1860, les conséquences de la grande histoire s'imposent et la première étape du déclin de l'hôtel est amorcée. Les nouvelles lois sur la succession veulent en effet que le patrimoine soit équitablement réparti entre les différents héritiers, et, souci supplémentaire, la famille ne fait que s'agrandir. Pour sortir d'indivision, il est décidé le 1^{er} juin 1862 de diviser l'ensemble architectural. L'hôtel historique, datant

du XVIII^e siècle (au 28 Marché au Bois) est conservé, mais la maison voisine est démantelée et remplacée par un nouvel hôtel de maître, le *petit hôtel* d'Ursel. Le maître d'ouvrage de la nouvelle construction est le comte Auguste, jeune frère de Léon, cinquième duc d'Ursel (1805-1878). Léon hérite de l'hôtel historique et le fait restaurer.

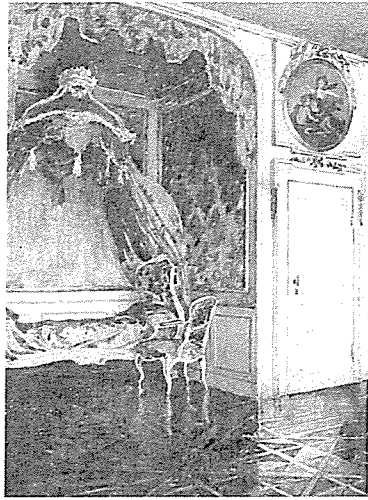
La nouvelle construction comme la restauration sont confiées à Clément Parent (1823-1884), un des architectes les plus en vue dans la haute société de France et de Belgique. Il a notamment restauré le château d'Ooidonk et le palais bruxellois de Philippe, comte de Flandre et frère du roi Léopold II, qui abrite actuellement la Cour des Comptes. Les travaux de rénovation de l'hôtel sont réalisés en 1862-1863. Les façades sont ravalées et repeintes. À l'intérieur, les lambris et les plafonds en stuc des salons sont restaurés, les tissus d'ameublement sont remplacés si nécessaire; c'est probablement de la même époque que date le remplacement des revêtements en soie du grand et du petit salon. Pour exécuter ces travaux, des artisans sont recrutés tant à Bruxelles qu'à Paris (ILL. 6). Le *petit hôtel* est construit entre 1865 et 1866. Malgré son nom, il s'agit d'un hôtel particulier grandiose, plutôt traditionnel, de style néo-baroque avec de luxueux intérieurs. Le bel-étage est occupé par une suite d'antichambre, salons et salle à manger de style Louis XVI. Les salons sont parés d'élégants lambris peints en blanc et or, la salle à manger est décorée de teintes plus sombres et de peintures représentant des paysages, insérées dans les lambris.

Un hôtel particulier selon les règles de l'art

Avec la construction du *petit hôtel*, l'Hôtel d'Ursel atteint son volume maximal. Il s'agit d'une des résidences urbaines les plus prestigieuses de Bruxelles qui correspond quasi point par point aux modèles proposés par Charles d'Aviler



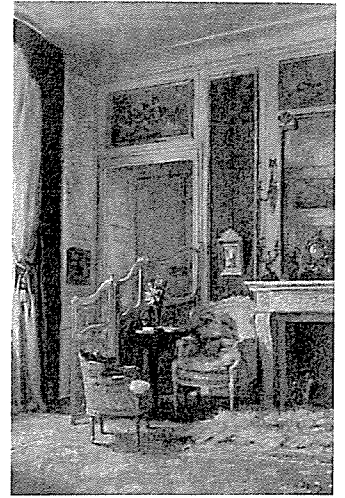
▲ Ill. 7 – Henriette d'Ursel, La salle à manger avec le buste de Charles d'Ursel, 1925 (Collection privée).



▲ Ill. 8 – Henriette d'Ursel, La chambre à coucher de l'appartement vert 1925 (Collection privée).

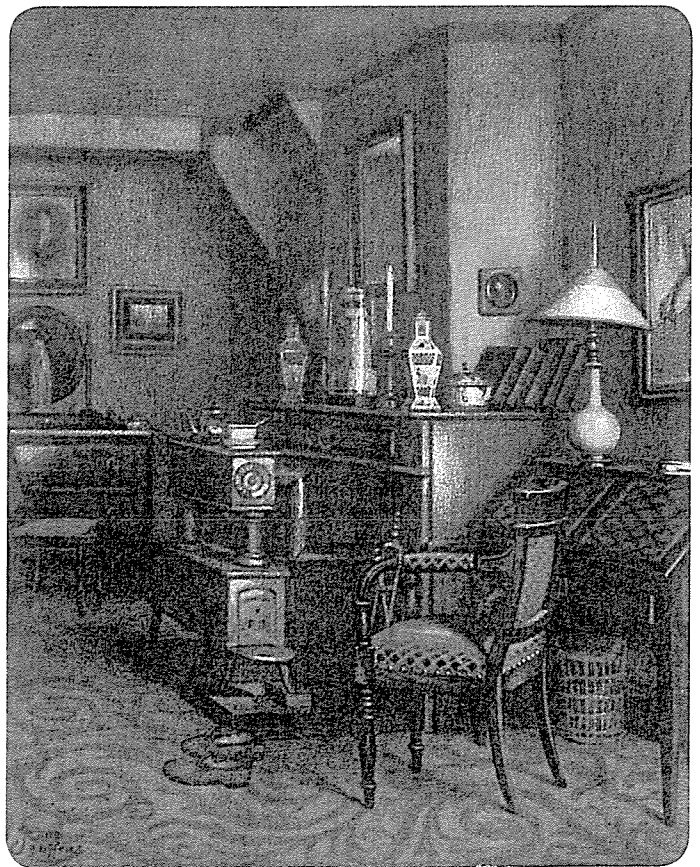


▲ Ill. 9 – Henriette d'Ursel, Le salon Régence 1908 (Collection privée).



▲ Ill. 10 – Henriette d'Ursel, Le salon de l'appartement vert, 1899 (Collection privée).

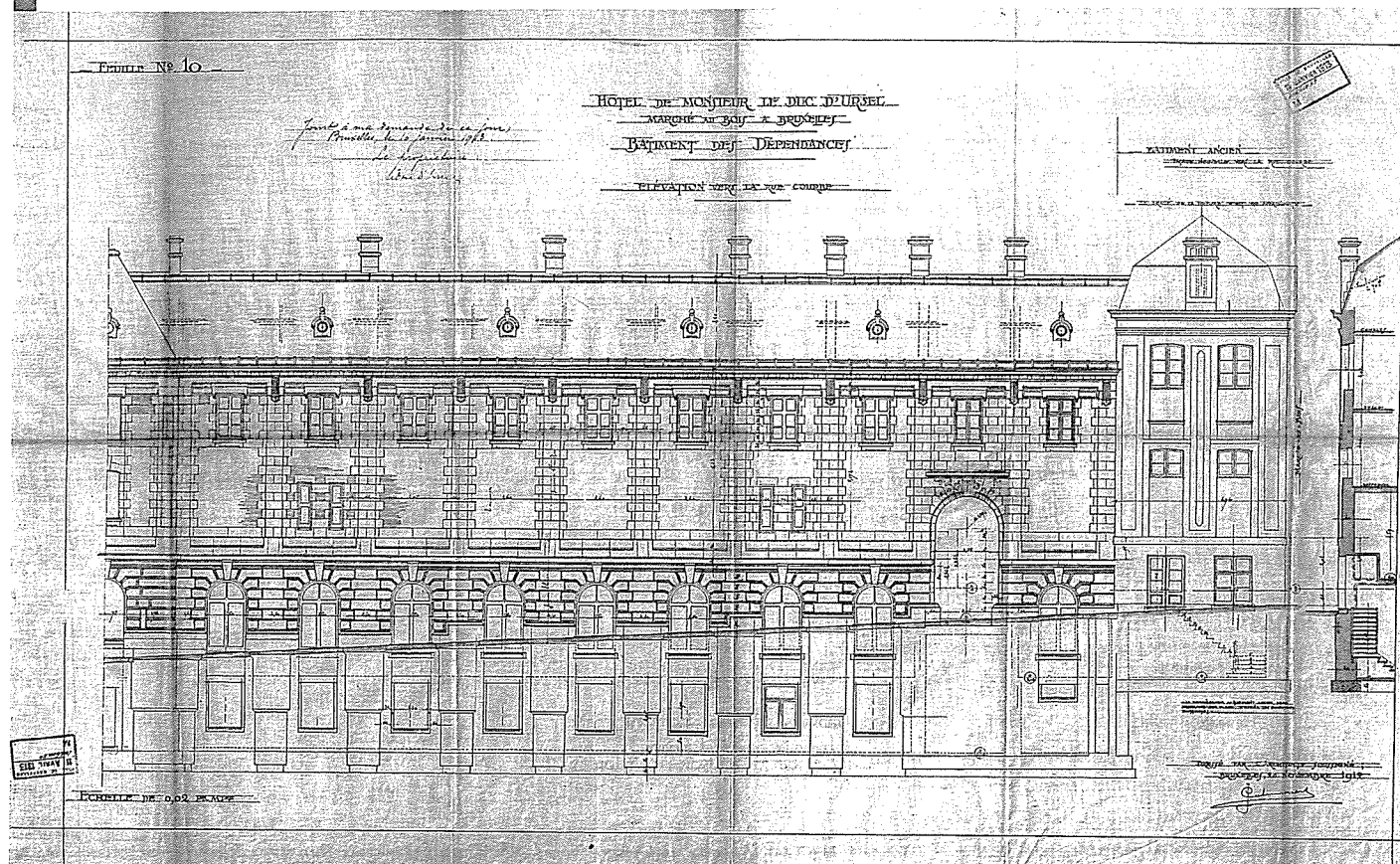
Ill. 11 – René Janssens, Intérieur au 2e étage de l'hôtel, vers 1925 (Bibliothèque Royale, Bruxelles). ▶



(1653-1701), Jean-Baptiste Le Blond (1679-1719) et surtout Jacques-François Blondel (1705-1774) dès la fin du XVII^e siècle, tant sur le plan de la structure architecturale que de la décoration. La façade conçue par Pierre Carpentier en 1729 est très comparable, par sa forme, au langage architectural de célèbres architectes contemporains comme Germain Boffrand, Robert deCotte ou Jacques V Gabriël. Une horizontalité appuyée, de hauts toits mansardés, des plinthes prononcées, les bossages massifs autour du portail, la forme typique des fenêtres avec arc surbaissé sont autant d'éléments que l'on retrouve à l'Hôtel d'Ursel comme dans les grands modèles français.

Et pour la conception des plans, l'Hôtel d'Ursel est conforme à quasi toutes les caractéristiques de la typologie de l'hôtel particulier français. L'idéal de l'hôtel entre cour et jardin est difficile à réaliser quand il s'agit de la rénovation d'un bâtiment existant. Dans ce cas de figure, la France propose le modèle de l'hôtel sur le devant: un hôtel particulier dont les pièces d'habitation sont réparties tant du côté rue que du côté de la cour intérieure. Dans l'Hôtel d'Ursel, on trouve une forme idéale de distribution en appartements, telle qu'elle est préconisée par Blondel. Cette distribution idéale doit refléter le statut social du propriétaire, mais aussi correspondre aux principes de beauté et de confort. Outre l'appartement de parade destiné aux réceptions, il comporte aussi un appartement de société pour accueillir la famille et les amis et des appartements de commodité: les appartements privés des propriétaires. Ces trois types d'appartements sont bien présents à l'Hôtel d'Ursel, à commencer par les pièces aménagées en 1769 par Dewez et qui font office d'appartement de parade. Dewez les conçut dans un style classique, respectueux des exemples français, mais son

néoclassicisme est essentiellement international, avec des racines et des exemples qui proviennent à la fois d'Italie et d'Angleterre. Par contre, cet appartement de parade comprend une chapelle, ce qui est tout à fait exceptionnel. Même si cette chapelle se trouvait déjà au même endroit avant les travaux de rénovation, elle se conforme parfaitement aux prescriptions du recueil de modèles d'Aviler, qui conseille de la faire communiquer avec la grande antichambre, afin que les personnes présentes puissent suivre la messe à partir de cette pièce (Ill. 7 à 11).



▲ Ill. 12 – Joseph Caluwaers, *Projet pour une nouvelle aile de service, façades côté rue, 1913* (Archives de la Ville de Bruxelles).

L'étage du bas comporte aussi un *appartement de société*. Il se compose d'un salon et d'un fumoir au coin du Marché au Bois et de la rue de Lozum, ainsi que d'une antichambre, utilisée comme petite salle à manger, de l'autre côté de la grande antichambre. Les deux chambres à coucher avec alcôve qui clôturent l'enfilade du côté de la rue de Lozum, possèdent également un cabinet. Il s'agissait très probablement de l'appartement du duc tout au long du XVIII^e siècle. Son élégante décoration Régence date de la première moitié du XVIII^e siècle, après 1734. Selon la tradition familiale, François de Cuvilliers l'Ancien (1695-1768) aurait imaginé ces intérieurs de style Régence et Louis XV. Même s'il n'est pas impossible que le duc d'Ursel ait été en contact avec Cuvilliers, qui dès 1725 travaillait principalement en Bavière, le style de ses œuvres connues est un tantinet peu plus exubérant que celui des intérieurs bruxellois tout en raffinement et en élégance et donc plus proches des modèles français.

Les appartements de la duchesse se

seraient alors trouvés au premier étage – selon les règles de l'art – dans l'un des trois *appartements de commodité* clairement identifiés : l'un du côté du Marché au Bois et les deux autres, en enfilade, le long de la rue de Lozum : les appartements vert et jaune. Les pièces de l'étage sont également en grande partie de la main de Dewez. Ce qui est essentiel dans cet aménagement idéal est la circulation du personnel : dissimulée aux yeux des invités et de la famille, elle dispose d'un accès direct aux garde-robes et cabinets. L'hôtel comportait bien évidemment tous les éléments logistiques indispensables à son bon fonctionnement. Cuisines, arrière-cuisines et caves à vin sont installées dans les caves voûtées. Les chambres du personnel se trouvent dans l'aile gauche du bâtiment avant et au-dessus des écuries. Le maître d'hôtel et le médecin personnel du duc ont apparemment une chambre dans le bâtiment principal. D'autres membres du personnel logent aussi dans le bâtiment personnel, mais au dernier étage, dans les chambres mansardées. On y trouve par

exemple la chambre du cuisinier, du cocher et du secrétaire. Mais dans le courant du XIX^e siècle, ces chambres sont systématiquement récupérées pour des membres de cette famille qui ne cesse de s'agrandir.

Et pour terminer, les espaces extérieurs répondent également aux critères de confort et de beauté. La première partie de la cour intérieure est un espace de circulation fonctionnel pour les remises et écuries. La deuxième partie est occupée par un petit jardin, divisé en motifs géométriques de pelouse bordés par des haies. Il donne sur une terrasse surélevée. Cette zone sert également d'élément décoratif à hauteur des salons dont les hautes fenêtres s'ouvrent sur les jardins. La famille d'Ursel passe ainsi 370 hivers dans son hôtel particulier du Marché au Bois. Lettres, journaux intimes, mémoires, dessins et photos évoquent les événements – petits et grands – qui s'y sont déroulés. Il est impossible de les raconter tous dans le cadre de cet article, mais un livre, récemment sorti de presse, y est consacré.

Le début de la fin

En 1900, le parlement décide d'entreprendre des travaux d'envergure à Bruxelles : la jonction ferroviaire Nord-Midi et la construction de la gare centrale. Le tracé de la jonction menace l'Hôtel d'Ursel, mais Joseph, sixième duc d'Ursel (1848-1903) défend la résidence familiale avec détermination. Il préside le Sénat et n'hésite pas à interpellier ses relations, jusqu'au plus haut niveau. Peu avant son décès, en 1903, le duc remporte une victoire partielle, notamment grâce à l'intervention de Léopold II, même si le *petit hôtel* et les écuries du XVIII^e vont être expropriés et démolis. Le quartier change cependant complètement, la demeure est isolée et entourée de nouveaux immeubles, construits en hauteur, qui abritent des ministères, des banques et

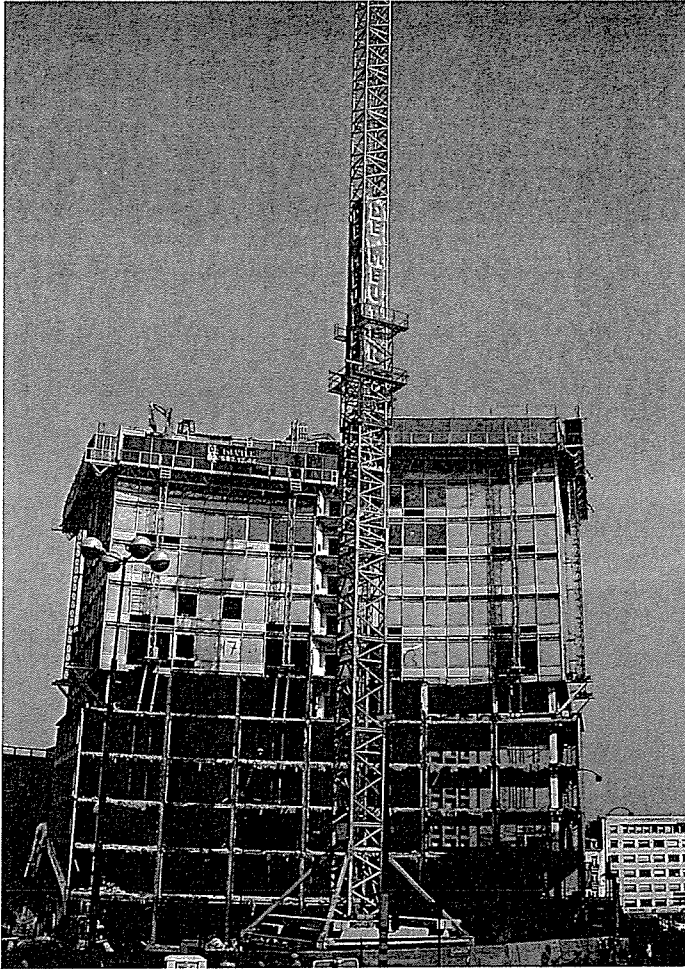
des bureaux. Après la démolition des écuries, en 1912, Robert, septième duc d'Ursel (1873-1955) ne reste pas les bras croisés. Il introduit une demande pour un nouveau bâtiment de service d'envergure (ILL. 12) auprès de Joseph Caluwaers (1863-1948), l'architecte qui travaille également pour la famille à Hingene et qui y a notamment construit une église et un monument funéraire. Outre des remises et des garages, le nouveau projet comporte aussi des bureaux, ce qui semble indiquer que le duc tient compte de l'évolution fonctionnelle du quartier. Mais le permis de bâtir se fait attendre, notamment parce que les travaux de la gare centrale sont à l'arrêt et que la ville remet à plus tard l'aménagement des rues environnantes, notamment celle qui longe l'Hôtel d'Ursel.

L'hôtel, un monument (?)

Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, la valeur artistique de l'hôtel est reconnue. Sous l'impulsion de Stan Leurs, chef du Département Patrimoine auprès du Commissariat Général à la Restauration et Joseph Mulz, directeur général des Beaux-Arts, le Commissariat Général de la protection aérienne passive libère des capitaux pour une campagne photographique détaillée du patrimoine du pays. Parmi les quelque 165.000 clichés réalisés par les Musées Royaux d'Art et Histoire, plus de 100 sont consacrés à l'Hôtel d'Ursel, tant à son architecture qu'à ses collections d'œuvres d'art. En 1943-1944, deux architectes – R. Vanderstappen et Victor-Gaston Martiny – effectuent, indépendamment l'un de l'autre, des mesurages précis du bâtiment, peut-être dans le cadre d'une



▲ ILL. 13 – L'Hôtel d'Ursel dans son environnement en pleine mutation, 1956 (Archives Architecture Flandre, Fonds Léon Stynen).



◀ *ILL. 4 – Démolition de la Tour Lotto (Coll. De Meuter).*

Les collections d'art

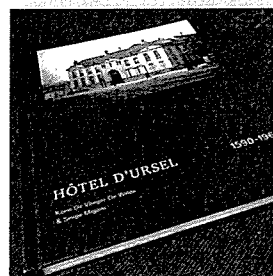
Au fil des siècles, les comtes et les ducs d'Ursel ont constitué des collections d'art les plus diverses dans les salons et les appartements de leur hôtel. Les pièces ont été photographiées pendant la Seconde Guerre Mondiale. Les collections comportent naturellement de nombreux portraits de famille, souvent réalisés par les peintres amateurs de cette famille aristocratique comme la duchesse Antonine de Mun et sa fille Henriette. Les portraits traditionnels de rois et d'empereurs y sont aussi bien représentés, ainsi que des œuvres de Maarten van Heemskerck, Claude Lorrain, Pompeo Batoni, Diego Velázquez et Pierre Paul Rubens. Quelques grandes tapisseries murales de Bruxelles sont exposées à côté de vases de Clodion, de sculptures de François Duquesnoy ou de bustes de Gilles-Lambert Godecharle. Dans les jardins, on peut admirer quatre sculptures d'Antoine Coysevox.

En 1960, les collections d'art ont également été divisées. Dans ses mémoires, Hedwige d'Ursel décrit comment elle est obligée « d'assassiner, détruire, pièce par pièce, meuble par meuble. Ils étaient presque trop grands pour les installer ailleurs ». Même si certains membres de la famille ont eu l'occasion d'acheter des meubles et des peintures, Hedwige d'Ursel a toujours privilégié le plus offrant, même s'il s'agissait d'un antiquaire. La plupart des portraits de famille se sont cependant retrouvés dans la famille, principalement chez les six enfants d'Henri d'Ursel et leurs descendants. Les principaux éléments intérieurs ont entamé une nouvelle vie dans la famille, chez des amis et des connaissances. De nombreuses œuvres ont disparu sur le marché de l'art, sans laisser de trace, mais réapparaissent parfois : un antiquaire qui avait acheté un buste du roi des Pays-Bas Guillaume I en 1960, le possède encore 57 ans plus tard, et en juin 2018, Christie's a vendu à Londres un coffre chinois en laque du XVIII^e siècle, avec le blason du duc, qui a orné pendant des siècles le grand salon de l'hôtel...

Exposition « Les hivers à Bruxelles.

L'hôtel particulier de la famille d'Ursel (1590-1960) »

Jusqu'au 30 septembre, tous les dimanches et jours fériés de 13 à 18 h. Les autres jours, visites guidées pour des groupes. Plus d'infos sur : www.kasteeldursel.be.



Koen De Vlieger-De Wilde & Serge Migom

Hôtel d'Ursel (1590-1960), Biographie d'un hôtel particulier bruxellois

CFC Éditions, 2018, 204 blz., 35 €

(frais d'expédition 9 €)

Envoyez un mail à info@kasteeldursel.be et versez le montant (prix + port) sur notre compte : BE54 0910 1850 4797.

formation en histoire de l'art à l'Université Libre de Bruxelles. Vers le milieu des années 1950, la considération dont jouissait l'ancien hôtel particulier commence à faiblir, ce qui coïncide évidemment avec le lancement des projets urbanistiques dans le quartier. On craint en effet qu'il ne résistera pas à la modernisation galopante de la ville. Après le décès du duc Robert, en 1955, ses enfants Henri et Hedwige conservent encore la résidence pendant quelques années en indivision, et louent le rez-de-chaussée pour des fêtes et réceptions. Vers 1960, le discours a complètement changé, surtout dans la presse. Même si une légère mélancolie pointe encore ci et là, de l'avis général, ce bâtiment « démodé » n'a plus sa place dans un centre ville moderne. L'Hôtel d'Ursel est réduit à quelques « pierres de Gobertange, charpentes en chêne et briques espagnoles, alliées à un jardin avec des statues de déesses d'une grande froideur ». L'hôtel est en effet complètement isolé dans un environnement qui a complètement changé, tant dans sa fonction que dans ses proportions. En 1960, l'architecture du XVIII^e siècle n'est plus tellement appréciée, et certainement pas à Bruxelles, où l'on estime que cette époque n'est pas d'une grande valeur historique (ILL. 13). L'Hôtel d'Ursel ne bénéficie d'aucune protection légale. Il est malgré tout étonnant de remarquer que la démolition programmée ne soulève pas beaucoup de réactions et que le milieu de défense du patrimoine n'émet aucune objection. Son importance historique et artistique est cependant bien connue de certaines personnalités de premier plan comme Victor-Gaston Martiny (depuis membre de la CRMS) ou Joseph de Borchgrave d'Altena. Même si des rumeurs circulent sur une ultime tentative de sauvetage, et que cer-



▲ Ill. 15 – L'immeuble de bureaux Central Plaza, 2018 (photo St. Dewickere).

tains membres de la famille d'Ursel évoquent une procédure de protection, on n'en trouve aucune trace dans les archives de la CRMS ou dans celles des Monuments et paysages protégés de la région Bruxelles Capitale. Les musées belges n'entreprennent aucune démarche pour récupérer des éléments des intérieurs ou des collections d'œuvres d'art.

En 1960, l'hôtel est vendu à un promoteur immobilier : l'inévitable aboutissement d'un déclin qui se profile depuis longtemps. Suite à la transformation du quartier, le prix des terrains a explosé, mais les fragmentations successives du patrimoine ont lentement mais sûrement ruiné les fils aînés. Quand Hedwige d'Ursel exige sa part d'héritage, son frère arrive à la conclusion qu'il n'a pas les moyens de conserver l'hôtel. Quelques comtes d'Ursel essaient de trouver une solution. Ils appartiennent aux branches les plus récentes de la famille et sont plus fortunés que la branche ducale plus ancienne. Ils proposent de transformer l'hôtel particulier en un véritable hôtel, dans lequel chaque membre de la famille peut acheter un appartement ou une chambre, les salons restant la propriété de tous. Chacun fait le

compte des investissements qu'il peut consentir, mais le prix du terrain au centre de Bruxelles est tout simplement trop élevé.

Un voisin attentif

Vers la fin des années 1950, l'hôtel d'Ursel attire l'attention de Marcel Lebouille (1910-1970). Sa famille exploite depuis 1896 un magasin de cristal et de porcelaine dans la rue de Loxum et lui-même travaille à Remington Rand, un importateur de machines à écrire dont les bureaux sont situés juste en face de l'hôtel. Lebouille consacre des fragments de son journal à la démolition et fait des centaines de photos. En tant qu'historien du quartier, il écrit également cinq longs articles sur l'histoire de la demeure de la famille. À partir de 1956, Marcel Lebouille photographie régulièrement le bâtiment de l'extérieur. En 1959 et 1960, Hedwige d'Ursel lui permet également d'en visiter l'intérieur. Le 20 octobre de cette même année, les marteaux piqueurs se mettent en action. Lebouille photographie chaque jour l'évolution de la démolition. Sa dernière photo date du 5 février 1961 ; l'hôtel a complètement disparu. Même les caves médiévales ont été comblées avec des matériaux lourds

pour que le terrain soit constructible.

En 1960, l'administration communale accorde un permis de bâtir pour la construction de la Tour Westbury qui est inaugurée en mai 1963. La majeure partie de ses 24 étages est occupée par l'hôtel Westbury, l'hôtel le plus haut du continent européen à cette époque. Il est équipé du confort américain le plus moderne, chaque chambre bénéficiant de l'air conditionné et d'un petit réfrigérateur. En tout, il propose 252 chambres avec salle de bain et un restaurant panoramique au 22^e étage, aménagé en style Louis XVI. En 1976, l'hôtel Westbury est en faillite et la Loterie nationale reprend le bâtiment deux ans plus tard. Pendant vingt ans, il sera connu sous le nom de Tour Lotto. Après le départ de la Loterie nationale en 1998, la ville veut faire démolir la tour qui n'est plus conforme à la nouvelle vision qu'elle a des gratte-ciels dans le centre de Bruxelles. Il est assez remarquable de constater que la démolition de la tour suscite plus d'émoi et de débats que la disparition de l'Hôtel d'Ursel moins de quatre décennies plus tôt. L'architecture des années 1960 a en effet acquis une certaine renommée internationale. Les architectes Iwan Strauven et Mil De Kooning parlent même «de la sensualité apaisée de la Tour Westbury». Mais rien n'y fait : en 2003, elle rasée (ILL. 14). Pour remplacer la Tour Lotto, les bureaux d'architectes Art&Build et Montois-Partners conçoivent le Central Plaza, un immeuble de bureaux moins haut, qui, par sa plus grande empreinte, propose vingt-cinq pourcents d'espaces de bureaux de plus que le bâtiment précédent. La rue de la Bergère, le dernier témoin de l'ancien visage du quartier, est sacrifiée par la ville à ce nouveau développement, malgré de véhémentes protestations de ses habitants. En 2018, plus rien ne rappelle l'Hôtel d'Ursel historique aux passants (ILL. 15).

* historien, directeur du château d'Ursel

** historien d'art, Service du Patrimoine de la Province d'Anvers